

Christian Cambois

# **Quand la routine meurt**

Roman



**Quand la routine meurt**



Christian Cambois

# **Quand la routine meurt**

Roman

Du même auteur

**Magnétiser, un acte d'amour** – Guide pratique –  
Amazon – Juin 2015

**Communiquez avec vos proches disparus** – Essai  
– Amazon - 2015

**Corps de Brume** – Roman – Amazon - Juin 2013

**Conjugu'Amour** – Poésie – Amazon - Septembre  
2013

**Cet ebook a été publié via Bookelis**

© 2015 – Christian Cambois  
Tous droits réservés – Reproduction interdite sans  
autorisation de l'auteur.

*Aux femmes et hommes de  
la Direction Centrale de la Police Judiciaire  
et, plus affectueusement,  
aux fonctionnaires, d'hier et d'aujourd'hui,  
du Service Régional de Police Judiciaire de Rouen  
dont j'ai longtemps partagé les bonheurs et les peines.*



**Logo officiel de la DCPJ**  
avec l'aimable autorisation de sa Direction.





## Préface

du Commissaire Divisionnaire **Philippe MENARD, Chef**  
du **Service Central des Courses et Jeux** à la **Direction**  
**Centrale de la Police Judiciaire.**

Le mercredi 10 septembre 1980, le journaliste de TF1 Yves MOUROUSI, titrait lors de son journal télévisé de 13h00 : « Fusillade entre policiers et gangsters à Rouen (76), un brigadier tué, un autre blessé. » Le fait-divers dramatique était la conséquence d'un vol à main armée commis par trois malfaiteurs italiens dans l'une des grandes banques du centre-ville rouennais et qui s'étaient retrouvés face à une patrouille de police appelée pour un simple différent.

Tous les policiers rouennais ont en mémoire cette issue tragique pour l'un des leurs, au premier rang desquels Christian CAMBOIS, qui était en poste au Service Régional de Police judiciaire (SRPJ) de ROUEN, service chargé de l'enquête qui lui a servi de socle pour construire le roman qu'il nous propose aujourd'hui. En effet, fils de gendarme, Christian est entré dans la police nationale en avril 1973 en qualité de secrétaire administratif, comme responsable du Centre d'Information Régional au SRPJ de Rouen, service qui doit gérer des rapprochements à partir de procédures judiciaires traitées par l'ensemble des

enquêteurs de Normandie. Il poursuit sa carrière comme chef du Service des Diffusions, organe vital pour la police judiciaire et qui est le lieu où convergent toutes les informations transmises 24/24H par tous moyens (téléphone, fax, télécopieurs...), et pour lesquelles il convient de faire preuve de réactivité et de discernement pour les retransmettre le plus fidèlement possible aux autorités compétentes. C'est aussi le lieu où tous les services de police et de gendarmerie du ressort peuvent demander à effectuer des diffusions urgentes des personnes recherchées ou des véhicules volés en parallèle des inscriptions dans des fichiers de recherches.

Ayant réussi un concours lui octroyant un avancement, Christian devient en 1983 chef de la Division Technique, toujours au sein du même SRPJ, qui regroupe l'ensemble des services de soutien aux opérations menées par les enquêteurs, y compris les deux précédents dans lesquels il avait exercé. Il cumulera également cette fonction avec celle de confiance de secrétaire particulier du directeur.

En juillet 1996, il quittera la police judiciaire, après 23 années passées à son service, et poursuivra sa carrière administrative en qualité d'attaché de police (Catégorie A) dans l'immeuble d'en face au sein de la Direction Départementale de la Sécurité Publique (DDSP) comme adjoint au chef du Service de Gestion Opérationnelle (budget, matériel). Enfin, à l'occasion de l'ouverture de l'École Nationale de Police de Rouen-Oissel, dans l'enceinte de l'ancienne caserne du 71<sup>ème</sup> régiment du génie de l'Armée Française, il rejoint la Direction de la Formation en 1998 et occupera, jusqu'à sa retraite en août 2014, le poste de directeur adjoint chargé des ressources.

J'ai rencontré Christian lors de mon premier passage effectué au sein du SRPJ de Normandie où j'ai servi en qualité d'adjoint du chef de la division financière, puis de

chef de la division financière et plus tard en qualité de directeur. Mais c'est surtout lorsque j'étais jeune commissaire, à la fin des années 1980, que le souvenir de Christian me revient tandis qu'il était chef de la division technique. Passionné par son métier, toujours impeccable et ordonné, il était un observateur privilégié des enquêtes menées par le personnel actif et il aimait côtoyer ces grands flics de terrain, qui lui ont sans nul doute donné l'inspiration d'écrire des romans policiers. Porteur de la petite moustache à la façon brigade mobile (nom d'origine de la police judiciaire) il aurait sans doute aimé devenir un de ces chefs policiers menant des enquêtes de longue haleine, même si sa carrière de cadre supérieur administratif fut exemplaire de la promotion méritocratique républicaine.

On ressent en tout cas, tout au long de son récit, ce désir inassouvi d'être au cœur de la direction de l'enquête et l'hommage rendu à tous ses compagnons de route. Pour ma part, la lecture de ce roman m'a littéralement replongé une trentaine d'années en arrière, à une époque bénie où le métier de policier d'investigation bénéficiait d'une aura sans commune mesure avec ce qu'elle est devenue aujourd'hui, et où les contraintes de disponibilité et de charge de travail étaient compensées par une ambiance familiale, un travail d'équipe et un fort esprit de camaraderie. Merci donc à Christian de nous faire vivre ces moments, au travers d'un texte fluide et limpide, construit autour d'un fait divers réel, mais romancé autour d'une histoire personnelle tragique que je vous invite désormais à découvrir.

Philippe Ménard



# Chapitre 1

**Rouen - Novembre 1985**

Au début, le rond noir paraissait flou mais, peu à peu, l'œil exercé ne voyait plus que lui. C'était le reste qui s'estompait alors jusqu'à ne plus exister. Il suffisait ensuite de caresser la queue de détente en gardant l'air bloqué dans ses poumons. Le tonnerre éclatait soudain dans la pièce, plus violent qu'un éclair dans un ciel sans nuages. L'épaule accusait le coup. Cinquante mètres plus loin, rien n'avait bougé pourtant, lorsque la cible, ramenée électriquement, s'arrêtait face au tireur couché, le trou, net, franc, se découpait dans le noir du carton.

*« Non, Georges, non ! glapit le moniteur. Tu es nerveux ou quoi ? Un huit, et encore cordon ! Et c'est pour dimanche ! »*

Georges lui souriait mais son regard n'avait pas quitté la cible. Allongé sur le tapis de mousse, les jambes serrées dans un vieux jean moulant, il laissait ses doigts courir, presque amoureuxment, sur le bois verni de la crosse. Il savait bien que le Championnat Régional démarrait dans trois jours mais ce soir, il avait l'esprit ailleurs.

*« Je te préviens, reprit la voix faussement rageuse de René, l'alcool, le café et Line... ter-mi-nés jusqu'à dimanche ! On est d'accord ? »*

- *Oui, chef, promis, chef !* répondit Georges, *mais tu sais... cette nuit avait un côté spécial. Sept ans de mariage, ça se fête, non ?*

- O.K., *ça va, j'ai compris !* marmonna le moniteur en relançant la cible d'une pression sur le contacteur. *Refais-moi tout de même une série de cinq !*

Le carton, figé dans son cadre métallique recouvert de bois, s'éloigna tout en se dandinant sur le câble d'acier qui le transportait. Le ronronnement du moteur électrique cessa. Parvenue au fond de l'aire de tir, illuminée par l'éclairage provenant directement du sol, la cible s'arrêta brusquement, puis s'immobilisa après quelques secondes de tremblements. D'un mouvement sec et précis, Georges avait engagé un nouveau chargeur. L'acier mat de la carabine étincelait sous la lumière vive des néons. Le canon de l'arme releva cinq fois son nez menaçant. Un silence, remarquable en ces lieux, succéda au vacarme bref des détonations.

Ils étaient seuls dans la vaste et longue pièce dont trois des quatre murs étaient démunis de toute ouverture. L'inépuisable souffle du vieux climatiseur régénérail fébrilement l'air confiné de ce volume clos qui n'avait jamais vu la lumière du jour. Au grand dam des pompiers chargés de vérifier la conformité des installations de sécurité incendie, une large porte matelassée servait à la fois d'entrée, de sortie et d'issue de secours. Six rangées de néons longilignes, protégés par des planches anti-retour, permettaient un dosage précis de l'éclairage. Huit portecibles commandés par des rameneurs électriques indépendants, trois vieilles chaises en bois, une table bancale, un tableau d'affichage et quelques patères murales dépareillées habillaient sommairement la nudité du stand. Georges ne put retenir son rire en observant le dépit évident de René au retour de la cible.

- *Cinq, cinq, six, sept et sept ! Bravo... avec ça, on n'a plus qu'à se rhabiller !*

- *Mea culpa, René ! Écoute, je reviens demain et vendredi, à jeun et reposé, ça te va ?*

- *Il vaudrait mieux, mon grand ! Bon, allez, on arrête les dégâts pour ce soir. De toutes façons, il est déjà dix heures !*

Georges ôta le carton du porte-cible et le déposa près de lui, sur les autres, sans lui offrir le moindre regard. Il retira le chargeur, manœuvra et vérifia la culasse à deux reprises avant d'enfourer la carabine dans sa gaine de cuir. Il se leva lentement, étira longuement ses bras et sautilla sur place comme pour tester la souplesse de ses jambes. René avait déjà enfilé son blouson et s'avançait vers la sortie. Dès que Georges l'eût rejoint, il abaissa l'interrupteur. La lourde porte fit grincer ses gonds fatigués. La vieille serrure résista un moment aux torsions de la clé d'acier puis le silence et l'obscurité s'abattirent en même temps sur le stand déserté.

\*  
\* \*

Les souvenirs, cruellement précis, défilaient comme à la parade dans l'esprit de Georges. Ce championnat semblait pourtant si loin, si futile à présent. Tant d'événements avaient depuis modifié, modelé autrement le cours autrefois régulier de son existence. En face, l'homme bougea. Sa silhouette fine se découpait dans le flou livide d'un voilage quasi transparent. La lumière tamisée d'une lampe de chevet amplifiait en la déformant légèrement la moindre animation de l'ombre. Épaisse et généreuse, solidaire ou complice, la nuit, noire et profonde, dissimulait la présence de Georges. Quatre heures venaient de sonner au clocher embrumé d'une église voisine. Quatre heures passées à attendre, tapi dans l'inconfort et l'humidité, sur le toit en terrasse de l'immeuble, quatre

heures longues, interminables, sous la fine et lancinante pluie du ciel de Paris à redouter autant qu'à espérer la venue de l'homme. Mais maintenant il était là, à une cinquantaine de mètres, en léger contrebas, de l'autre côté de l'avenue, si proche et si loin à la fois. La somptueuse BMW grise qui l'avait déposé avait redémarré aussitôt. Georges hésitait toujours. Comme un bateau fluet pris dans les fous soubresauts d'un océan sans cœur, son cerveau chavirait sous les assauts de pensées contraires. Il lui suffit pourtant de refermer ses yeux, de revoir un instant le visage immobile de Line et la haine revint ranimer sa colère à peine jugulée. De l'une de ses poches, il extirpa lentement une longue cartouche fuselée de calibre 30/30. Rechargeant lui-même ses cartouches depuis une dizaine d'années, il avait minutieusement préparé une balle spécifique, étudiée puis conçue pour éclater en quatre morceaux au moment de l'impact. Sans diminuer son efficacité meurtrière, cette finition bien particulière rendrait par contre quasiment impossible toute analyse balistique ultérieure pouvant permettre d'identifier avec certitude l'arme du tireur. D'un geste sec, méthodique et coutumier, imposant le silence à sa réflexion, il arma la culasse. Couché sur le gravier mouillé, il appuya sans heurt le bois de son arme sur la large bordure de béton qui cernait la terrasse. L'homme était seul. Le grossissement de la lunette de tir lui permettait de deviner plus que de percevoir ses mouvements réels. Après s'être servi à boire, il venait de s'approcher de la fenêtre. Georges expira d'abord longuement, calmement, puis inspira lentement, profondément. Au début, le rond noir lui parut flou mais, peu à peu, l'œil ne vit plus que lui. Ce fut le reste qui s'estompa jusqu'à ne plus exister. Son index glissa sur le pontet. Sa respiration se bloqua. Le doigt ne fit qu'effleurer la queue de détente. La détonation, sèche et violente,



claquait sur la ville endormie. De l'autre côté de la rue, l'ombre sembla danser avant de s'affaïsser lourdement.

« *Tu vois, René, même un huit, ça suffit !* ». Georges s'était relevé. En quelques secondes, sans précipitation excessive, il avait démonté son arme. L'instinct et l'habitude commandaient chacun de ses gestes. Après avoir récupéré, à deux mètres de lui, la douille, encore chaude, éjectée sur le gravier de la terrasse, il fit les quelques pas le séparant du vasistas demeuré entrouvert. Se laissant glisser en souplesse par l'ouverture, il se réceptionna sans difficulté sur le sol du petit couloir puis descendit silencieusement, par l'escalier de service, les quatre étages de l'immeuble dont l'entrée principale desservait la rue opposée à l'avenue. Il retira ses gants et les enfouit dans une de ses poches. D'un pas lent et tranquille, il s'enfonça dans la nuit. Anonyme, le sac de sport battait son mollet droit.

\*  
\* \*

La gare Saint Lazare qui desservait la Normandie, était à moins de neuf cents mètres. Il marchait sans précipitation, s'orientant sans difficultés. Il connaissait bien la ville, si souvent arpentée à l'occasion de ses missions. Quelques noctambules se pressaient sous le ciel chargé, indifférents à sa présence. Dix minutes s'étaient à peine écoulées lorsqu'il arriva face aux escaliers qui menaient aux quais. A cette heure matinale, les quais « Grandes lignes » étaient quasiment déserts. Les traits parallèles tracés par les voies semblaient s'étirer sans fin. Deux clochards, pacifiques et placides, assis à même le sol, discutaient paisiblement, partageant leur bouteille. Deux amoureux, langoureusement appuyés contre la porte close d'une librairie, échangeaient murmures, sourires et baisers sans se soucier de ce qui les entourait. Coinçant avec précaution le

sac entre ses jambes serrées, Georges s'installa sur l'un des bancs métalliques qui faisaient face aux voies. Dans sa poche intérieure, il vérifia la présence de son billet retour. Sa main ne tremblait pas. Le premier train desservant la Normandie ne quittait pas la gare avant six heures. Il serait à Rouen peu avant huit heures. Un vague sentiment de jouissance baignait son esprit embrouillé. « *Je l'avais promis, Line, je l'avais promis !* » Lorsque le train s'immobilisa enfin sur le quai, presque face à lui, il releva lentement son visage, repérant aussitôt la patrouille de police qui déambulait perpendiculairement aux quais. Les deux gardiens marchaient doucement, bavardaient, jetant de ci de là un regard scrutateur mais bienveillant sur les rares passants de la gare qui commençait à s'éveiller. Ils passèrent devant lui sans apparemment s'apercevoir de sa présence immobile. Sans les regarder davantage, il se leva, saisit fermement son sac et se dirigea vers les quais, d'un pas assuré. Un panneau indiquait « *Voie 16- Rouen-Le Havre- Express régional - 1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> classe. 06H18* »

Il progressa jusqu'aux wagons de tête. Seul l'écho de ses pas accompagnait sa marche. Les portes des voitures étaient toutes ouvertes. Ayant repéré le premier wagon « fumeur », il parcourut le couloir étroit à la recherche d'une place isolée. Il n'eut que l'embarras du choix. Ayant fait coulisser la porte d'un compartiment vide, il déposa son sac au sol, tira les rideaux donnant sur le couloir, referma la porte et se laissa tomber sur la banquette, près de la fenêtre embuée.

Son cerveau lui semblait vide, presque déconnecté, incapable de fonctionner correctement. Pour occuper ses doigts autant que son esprit, il avait allumé une cigarette. Il demeura ainsi immobile, les yeux mi-clos. Plusieurs longues minutes s'écoulèrent avant qu'une voix, masculine et neutre, ne crève enfin le silence pour annoncer le départ

imminent de la rame. Le train prit peu à peu sa vitesse de croisière et s'enfonça profondément dans la nuit toujours noire. Alors qu'il tentait avec difficulté de déchiffrer plus que de voir les paysages sombres qui défilaient derrière les vitres, le visage de Line sembla se dessiner sur la buée froide qui les recouvrait. Elle lui souriait tendrement alors que le sommeil s'efforçait de le prendre, abandonnant sa fatigue aux balancements réguliers et rassurants du train. Un court instant, il lui sembla pourtant que ce sourire affichait une intense tristesse, à peine dissimulée, que ses yeux d'habitude si câlins n'avaient plus la douce intensité qu'il leur avait connue, qu'une question muette mais insistante habillait son regard. Elle disparut totalement alors que le train, sans ralentir, traversait les éclairages blafards d'une gare de banlieue. Bientôt, heureusement, les premières lueurs de l'aube caresseraient à nouveau son visage, autorisant la lumière du jour à l'éloigner de ses ténèbres qu'il fréquentait bien trop souvent. Enfin, le train ralentit. Un grincement plaintif accompagna son arrêt en gare de Rouen. Georges étira longuement ses bras, attrapa machinalement son sac et quitta la rame. Le jour peinait à se lever.

\*  
\* \*

« *Un repris de justice abattu à Paris.* » Le titre, au mot près, faisait la une de tous les journaux du matin. « *Règlement de comptes dans le huitième arrondissement.* » précisait l'édition rouennaise du « Paris-Normandie ». Le journaliste local avait la plume leste. Ne disposant que d'éléments microscopiques, il en tirait néanmoins un article de quarante lignes sur deux colonnes. « *L'assassin a vraisemblablement utilisé une arme de gros calibre. Une seule balle a été tirée de la terrasse de l'immeuble voisin, atteignant la victime à la*

*face et provoquant l'éclatement de la boîte crânienne. » La même photo de la façade du lieu du crime s'étalait dans les quotidiens de la capitale, agrémentée parfois d'une ligne de pointillés censée indiquer la trajectoire de la balle mortelle. « La Préfecture de Police semble ne disposer pour l'instant d'aucun indice sérieux. » poursuivait le spécialiste local. « La victime, Pedro Santini, récemment libérée de la maison d'arrêt de Fresnes où elle purgeait une peine de sept années de réclusion pour complicité de vol avec armes, venait de bénéficier des récentes dispositions de la loi d'amnistie promulguée à l'occasion de l'élection du nouveau Président de la République. »*

Georges n'avait pas dormi. Un bref assoupissement dans le wagon avait constitué son seul repos. Sitôt descendu du train, il avait immédiatement regagné son domicile, le temps de prendre une douche rapide et de se changer. Il n'avait rien mangé. Pas le temps, pas envie ! Il était presque neuf heures lorsqu'il avait rejoint son bureau. Malgré la fatigue, gorgé d'adrénaline, il ressentit vraiment plus qu'il n'entendit la présence familière qui venait de s'approcher.

« *Un de moins !* » jeta René en poussant la porte. Georges replia lentement le journal, le reposa sur sa table et leva les yeux vers son ami.

- *Salut, je ne t'avais pas entendu venir ! Ça va ?*

- *Ça baigne... et toi ? Tu m'as l'air à plat !*

- *Un peu de fatigue, sans plus, et puis ... je me fais de la bile pour Sophie !*

- *Elle est malade ?* s'enquit aussitôt René, soudainement inquiet.

- *Non, c'est pas ça ! Mais tu sais... un homme seul à la maison, ce n'est pas toujours facile !*

- *Écoute, Georges, on en a déjà parlé ! Confie- moi ta gosse une quinzaine et prends des vacances ! Tu connais ma femme, une vraie mère poule !*